

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—Etats-U., \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner
au moins quinze jours d'avis.

Vol. XII.

No. 48

JEUDI, 1er DECEMBRE 1881

Prix du numéro 7 centimes.—Annonces, la ligne, 10 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou
par bons sur la poste.

AVIS IMPORTANT

L'Opinion Publique est publiée tous les jeudis par les nouveaux propriétaires. L'impression, les gravures, etc., etc., se font à la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les Etats-Unis ; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant l'autres affaires doivent être adressées au Gérant de la Compagnie Litho-Burland, au bureau de *L'Opinion Publique*.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

LA QUESTION JUIVE

Le sol de la vieille Europe est travaillé en tous sens par mille difficultés qui, d'un jour à l'autre, peuvent amener une guerre ou une révolution : question d'Orient, question russe, question grecque, questions religieuses, sociales, il y en a pour tous les goûts et pour inquiéter tous ceux qui ont souci du lendemain. C'est la partie du monde qui a le plus de problèmes à résoudre. L'Europe est aussi le coin le plus civilisé du globe ; est-ce à dire que les difficultés sociales et gouvernementales augmentent avec la civilisation ; est-ce à dire que plus les peuples sont civilisés plus ils sont difficiles à gouverner ! S'il en est ainsi, il est jolii le progrès moderne ! Dans les autres continents, nous ne voyons qu'une question d'appétit et de moyens de le satisfaire, et encore les peuples de ces pays ne sont pas difficiles à contenter sous ce rapport.

Parmi les sujets de préoccupations qui s'imposent à l'attention de l'Europe, il n'en est guère de plus ancien que la question juive. Elle remonte au moyen âge, et se présente à peu près sous le même aspect qu'en ces temps reculés. Au moyen-âge, les Juifs faisaient fortune aux dépens des imprévoyants et des négligents, tout comme de nos jours, et de temps à autre les débiteurs, s'insurgeant contre leurs créanciers, priaient les gouvernements de chasser les Juifs. C'était un moyen expéditif et sûr de se débarrasser des créanciers, engeance gênante s'il en fut jamais ; notre siècle, si fertile en expédients, n'a rien trouvé de mieux. Qu'est-ce que la faillite ou la banqueroute comparée à l'expulsion en masse de toute une classe d'usuriers !

On s'insurge encore aujourd'hui contre les Juifs. En Russie et en Allemagne, des milliers d'individus supplient leur gouvernement de les chasser. En France, on fonde des institutions financières pour lutter contre les capitaux israélites. On dit que l'Union-Générale, cette société financière dont nous avons fait connaître, il y a quelques jours, le succès inouï, a surtout pour but de substituer à l'influence des capitaux juifs l'influence des capitaux catholiques ; c'est une guerre religieuse à coups de millions. Une foule d'institutions financières juives ont déjà subi des pertes énormes : l'Union-Générale est le Samson qui terrasse ces fils des vainqueurs des Philistins.

Il est un peu tard pour entreprendre cette nouvelle croisade, car l'influence juive établie sur la richesse d'Israël est immense. Ce sont les Juifs qui dirigent en maîtres une grande partie de la presse de l'Europe, en Autriche comme en Russie, en Allemagne comme en France. Parmi les bailleurs de fonds d'une foule de journaux importants, on est certain de trouver des Israélites. Les financiers des tribus dispersées sont les plus solides de l'univers ; ils sont les banquiers des gouvernements, et l'on a pu dire du plus célèbre d'entre eux qu'il était le Roi des Juifs et le Juif des Rois. Les voix qui envahissent tout ; on les trouve maintenant dans les salons du grand monde. Après avoir prêté des millions aux rois, ils leur donnent l'hospitalité. Ils con-

tractent des alliances avec les grandes familles, ce qui faisait dire à un homme d'esprit qu'avant longtemps tous les descendants des croisés seraient aussi des fils d'Abraham. Le baron James de Rothschild, qui vient de mourir, habitait une des plus belles résidences de France, l'abbaye de Vaux de Cerny, où Blanche de Castille vint, dit-on, en pèlerinage, antiques ruines restaurées avec un art merveilleux pour recevoir ce prince de la finance. Malgré ces succès des Juifs, on nourrit toujours contre eux beaucoup de préjugés. Ils inspirent une aversion que leur argent ne contrebalance pas toujours. Dans cette société américaine si accueillante, et qui s'en flatte, n'avons-nous pas vu les hôtels de Saratoga fermer leurs portes aux Juifs, et une compagnie d'assurance refuser d'assurer leurs propriétés ? Les Américains se sont montrés en ceci plus exclusifs que les Anglais et les Français ; ce qui tend à prouver que l'esprit de caste se glisse partout, et qu'il est souvent plus fort que les institutions.

On connaît les mœurs de la juiverie de par l'univers, aussi bien que les traits caractéristiques qui les font reconnaître partout, et les distinguent des autres habitants du monde. Lorsqu'ils se fixent dans une campagne de la Russie, de l'Allemagne, de la Pologne, toutes les propriétés sont grevées au bout de quelques années. Dans les grandes villes, on les voit çà et là au milieu d'échoppes sordides, spéculant sur les misères des populations, thésaurisant les profits usuraires des prêts à la petite semaine et du mont-de-piété. Puis, au bout de quelques années, de cette échoppe sort un homme bien mis, couvert de diamants : le juif s'est enrichi ; l'hébreu changeant de nom s'appelle, une fois cousu d'or, un israélite ; la repousante chenille est devenue brillant papillon. C'est l'histoire de tous les jours et de bien des siècles.

Nulle part vous ne voyez les Juifs exploiter la terre, quoique descendants de pasteurs, ni se livrer à l'industrie. On les rencontre rarement dans les professions et dans les arts ; depuis quelques années, plusieurs se sont livrés au théâtre où ils ont brillé ; il suffit de citer Sarah Bernhardt, Rachel. Ils sont nés prêteurs d'argent, vivent de la misère des peuples et se font les parasites de la civilisation. On a fait cette observation que c'est dans les pays pauvres qu'ils se montrent en plus grand nombre. Absents de l'Ecosse, peu nombreux en France et en Angleterre, ils pullulent dans certaines parties de l'Allemagne, de la Russie et de l'Autriche.

Malgré leurs défauts, les Juifs ont une foule de qualités que pourraient leur emprunter les chrétiens qui les méprisent. Ils amassent de l'or, mais ne le gaspillent pas ; leur économie est proverbiale. Lorsqu'un des leurs est besogn-ux, ils s'empressent de le remettre sur pied, ce que la plupart des chrétiens se gardent bien de faire. Ils ont l'esprit de famille et de tribu, et l'on voit rarement le Juif, nous ne disons pas l'Israélite, contracter un mariage en dehors des tribus. C'est le peuple qui s'est le mieux conservé à travers les âges. Où sont les Romains, leurs vainqueurs, où sont les Grecs, où sont les peuples, leurs contemporains ? Tous se sont fondus dans l'humanité sans laisser de traces ; le Juif s'est conservé tel qu'il était il y a deux mille ans, avec son caractère et sa physionomie distinctes. D'autres peuples de l'Orient, d'origine sémitique, se sont conservés, mais ils étaient et sont encore immobilisés sur place et à l'abri de toutes les influences dissolvantes de la civilisation européenne où les Juifs se sont trouvés répandus !

Ce merveilleux phénomène de la conservation d'une race, avec son caractère et sa physionomie propres, au milieu de nations qui ont subi mille transformations, en face de cette immutabilité, ce phénomène est-il simplement un résultat que l'on peut ranger dans le domaine des faits ordinaires, ou bien est-ce l'effet d'une cause extraordinaire ? L'histoire nous apprend que le peuple Juif a été l'auteur d'un grand crime dont il a accepté la responsabilité pour lui et ses descendants ? Ne traverse-t-il pas les âges comme le témoin vivant et toujours renouvelé de la mort du Juste, portant à travers les âges l'expiation de cette sentence portée par lui-même sur lui-même : " Que son sang retombe sur nous et nos enfants ! "

A.-D. DECELLES.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES

Tout l'intérêt aux Etats-Unis se concentre sur le procès Guiteau. Son défenseur et son beau-frère, M. Scoville, plaide la folie, comme moyen de défense. Mais on a tant abusé de ce plaidoyer de notre temps ! Singulière coïncidence : en 1871, Garfield écrivait à un juge pour le féliciter d'avoir écarté un plaidoyer de folie dans un procès pour meurtre. Il exprimait dans cette lettre que le juge trouverait des imitateurs. Les juges de Guiteau suivront-ils ce conseil ?

Si Guiteau n'est pas fou, c'est au moins un étrange maniaque, un excentrique avide de notoriété. Rien de curieux comme les séances de son procès ! Les juges, son avocat, ont mille peines à le tenir en place. Il ne cesse d'interrompre les avocats, ceux de la poursuite comme ceux de la défense. S'il arrive à quelqu'un de parler de sa folie, il bondit sur son siège et prétend qu'il n'est pas fou. A deux ou trois reprises, il a voulu se débarrasser de ses défenseurs. Il n'a pas du tout l'air de s'inquiéter de l'issue de son procès, qui n'est un mystère pour personne. S'il n'était pas condamné à mort, que de désappointements ! Il y a des fanatiques qui ont tellement peur de le voir échapper à la potence, qu'ils ont voulu le tuer eux mêmes en pleine rue de Washington.

* * *

Il y a quelques années, M. Gambetta annonçait à la France que de " nouvelles couches " sociales réclamaient leur part d'influence dans le gouvernement du pays. Ces nouvelles couches, c'étaient des gens comme ceux de Belleville avec lesquels il s'est depuis brouillé. Nous est avis qu'il doit à l'heure qu'il est, à l'heure où il n'en a que faire, les trouver bien exigeantes, bien ennuyeuses les nouvelles couches. Ce sont elles qui le mettraient hors la loi si le pouvoir passait en leurs mains, qui hurlent dans chaque réunion publique : A bas Gambetta, à bas le traître ! Jadis ces nouvelles couches jetaient feu et flammes pour M. Gambetta. Elles l'ont peu tard trouvé trop modéré, presque clérical ! On les a vues préférer M. Tony Révillon à leur ancien idole. Celui-là est en train de s'apercevoir que lui aussi n'a été que le dieu d'un jour. Il commence déjà à être suspect et il est question de sa trahison.

Dans une réunion publique, un héros des nouvelles couches a déclaré " qu'en un tour de main, il est devenu l'homme le plus plat qui soit au monde. " Il lui a suffi de trois jours ! ...

Le même citoyen, un nommé Vignau, a aussi tombé radical Humbert :

" N'importe quel homme entrant dans cette Assemblée maudite comme député n'en sortira que vidé, avachi, pourri ! Et cet ancien révolutionnaire, qui va solliciter les suffrages des électeurs de Saint-Etienne, Alphonse Humbert ; il aspire, lui aussi, à faire partie de la tourbe parlementaire.

" C'est un traître, c'est un lâche, c'est un vendu ! Nous ne nous débarrasserons de tous ces menteurs que le jour où le peuple exaspéré—leux millions de citoyens—iront les trouver le chassapot à la main, en leur disant : " Vous êtes des misérables, cédez la place ! "

Clémenceau, le représentant du radicalisme, le rival le plus sérieux de M. Gambetta, ne trouve plus grâce aux yeux des nouvelles couches. Et ils sont deux millions dit Vignau. S'il dit vrai, quelle perspective pour la France ! Il y a là des centaines de gens qui seraient heureux de refaire un 93 ; il y a là des Marat, des Danton, des Robespierre qui ne demandent que l'occasion de couper des têtes.

Ces malheureux sont encore moins coupables que ceux qui les ont formés. Ils ne demandent que l'application des principes que leurs anciens chefs leur ont appris à regarder comme les seuls moyens de régénérer la France. On leur a tout promis, on ne leur a rien donné ; les chefs seuls se sont bien servis. La colère de ceux qui ont servi de marche-pieds est assez naturelle.

Parlant des réunions publiques qui ont lieu à Paris, depuis quelques temps, le *Times* fait remarquer le des-